

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul SAUDAN

Antoine Bruckner (1824-1896)
ou la spiritualité dans la musique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 145-154

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

ANTOINE BRUCKNER

(1824-1896)

ou la spiritualité dans la musique

Nous nous faisons un plaisir de publier, à l'intention de nos lecteurs, cet article de M. le chanoine Paul Saudan, sur le célèbre compositeur d'Ansfelden (Autriche), dont une partie a paru dans les Feuilles suisses de pédagogie musicale (No 13, octobre 1952).

RETOUR A BRUCKNER

On a célébré à Linz, au début de juin 1952, et à Bâle, en décembre dernier, les dixième et onzième festivals internationaux d'Anton Bruckner et l'on y a joué la première et les quatre dernières symphonies, deux messes et le *Te Deum*. Des esprits très différents comme Bruno Walter, Paul Hindemith, Volkmar Andreae, des chefs d'orchestre autrichiens, communiaient dans le même enthousiasme. Nombreux sont les esprits latins pour lesquels l'esthétique de Debussy, Ravel, Fauré, Stravinsky, de Falla, ne constitue pas toute la musique. Le goût français, acclimaté par l'éducation à l'écriture aimable de Haydn, de Mozart et des clavecinistes du XVIII^e siècle, s'est laissé fasciner par Beethoven, Wagner, et maintenant par le néo-classicisme de Brahms et le romantisme pittoresque, exubérant, parfois de mauvais goût, de Richard Strauss. Pourquoi pas Bruckner ?

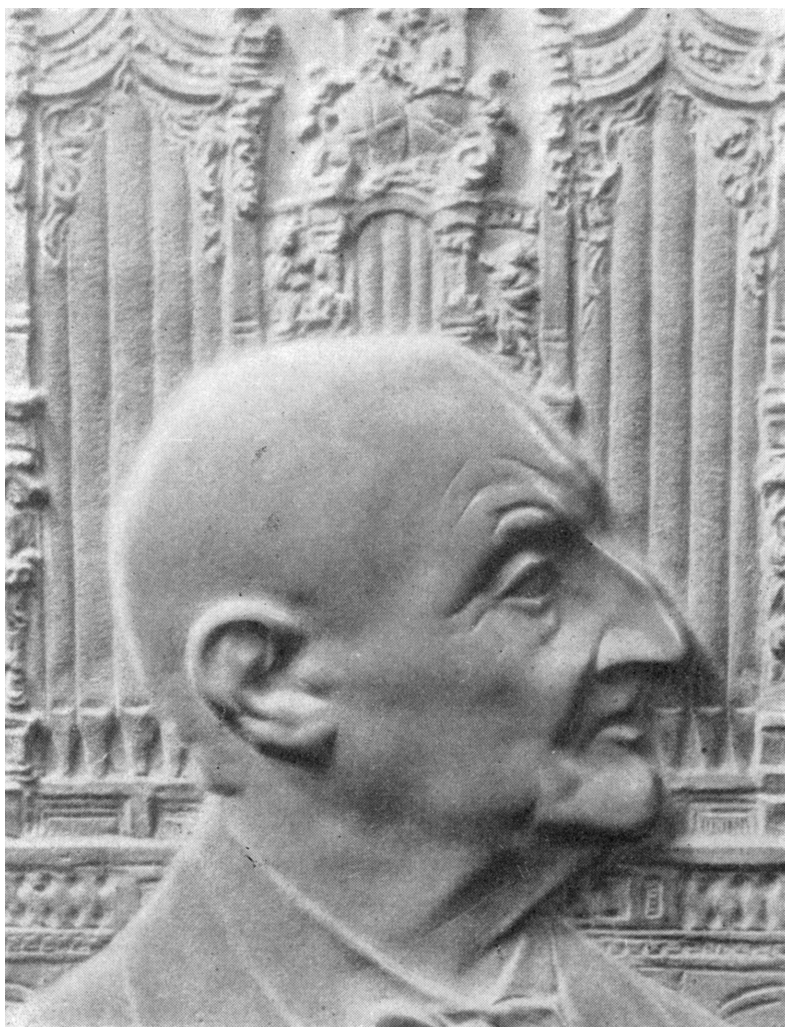
Pourquoi certains musiciens qui prétendent diriger l'opinion frappent-ils d'ostracisme la production d'Anton Bruckner comme émanant d'une esthétique vieillie ? N'est-ce pas de l'aveuglement ou du parti pris que de prétendre que cette musique n'a rien à nous apprendre ?

Bruckner admirait et aimait Beethoven, Schubert et Wagner.

Il se sentait tout petit devant la richesse d'idées, la variété du maître de Bonn. Beethoven, nourri de Plutarque, était le chantre de l'idéal révolutionnaire. Les grands mots de « Liberté, Egalité, Fraternité » le faisaient vibrer. Il a aimé Bonaparte Premier Consul, les armées libératrices, les Droits de l'homme, la raison et la communauté humaines. Il triomphe de ses souffrances physiques et des tourments de son cœur amoureux en proie à la solitude. Il y a un moraliste et un penseur chez lui.

Bruckner sentait ses affinités avec Schubert, son génial compatriote, auteur de tant de *ländler*, de valse et de marches. Mais Schubert tenait de son ascendance morave son côté tzigane ; il était hanté par l'appel de la route, par les plaines infinies où défilent les roulottes des bohémiens dans une ordonnance parfaite ; sa musique chante des pays de rêve, un ailleurs, un au-delà, que sa courte vie lui faisait pressentir. Quel charme, quel rêve il y a en lui !

Le côté païen de Bruckner était revigoré par les vieilles légendes germaniques de Siegfried, de Lohengrin, de Parsifal. Bruckner a emprunté à son ami Wagner l'emploi des *tubas*, le riche coloris orchestral, les trémolos des cordes, certaines harmonies. Et pourtant, il n'y a pas au monde de natures plus différentes que ces deux amis, aussi bien dans leur être intime que dans leur génie. C'est porter un jugement bien superficiel que de traiter Bruckner d'épigone de Wagner à cause d'une parenté d'orchestration, d'effets de couleurs. Le wagnérisme imprègne l'air de cette époque, il n'est pas un système ; tous les musiciens de la seconde moitié du dix-neuvième siècle emploient ce langage, qui permet aux musiciens français de l'école de Franck comme aux post-wagnériens d'Allemagne et d'Europe centrale de s'exprimer avec une réelle indépendance, pourvu qu'ils ne suivent pas l'évangile de Bayreuth. Or, Bruckner est un autodidacte, nourri de musique religieuse, ancien enfant de chœur au monastère de Saint-Florian. Enfant, il accompagna souvent le prêtre qui portait les saintes huiles à un malade et il avait été étonné de l'apaisement des mourants et des agonisants lorsqu'ils recevaient les derniers sacrements. Jeune homme, il est très



Cliché obligeamment prêté par l'Imprimerie Caroline, Lausanne

ANTOINE BRUCKNER

éloigné de l'idéal philosophique et érotique de l'auteur de *Tristan*. Homme mûr, il demeure un catholique fervent, un humble mystique habitué à plonger son âme dans le surnaturel et les mystères révélés. Il ne cherche pas comme Siegfried ou Parsifal une nouvelle rédemption, il repose tout entier sur le plan de la Rédemption. Il croit en l'auteur de notre salut, Jésus-Christ le Verbe incarné, avec une foi douce et puissante, humble et magnifique. Il a le sens du péché, il se prosterne, demande pardon en récitant son *Confiteor*, il implore la miséricorde : *Kyrie eleison, Domine, miserere nobis*. A l'encontre de Parsifal ou de Siegfried, il ne se croit pas pur, il sent qu'il porte le poids de la faute, le harcèlement et les exigences de la concupiscence. Wagner se passe du Christ, il veut lier des choses inconciliables, il ne garde du vocabulaire chrétien que ce qui est utile à intensifier le cri de son désir, les clameurs de sa *Sehnsucht*. Il réussit avec toute la magie de son art à créer le mystère d'une religion nouvelle où l'homme, dévoré par sa *libido*, cherche un salut impossible par ses propres forces, mais divinise son désir et veut lui donner une valeur éternelle en liant dans la mort les êtres consumés par le désir.

SA SPIRITUALITE

Bruckner est un humble croyant, il sait que se rapprocher de Dieu c'est se purifier, se spiritualiser. Il croit dans une grâce sanctifiante, il croit dans le don de Dieu qu'on demande à genoux en se frappant la poitrine, en criant sa misère et en récitant les longues litanies, les prières : *mea culpa, mea maxima culpa*, délivrez-moi, Seigneur, de toutes les idoles et de moi-même. *Kyrie eleison*. Cet être, ignorant tout respect humain, arrêta la leçon de contrepoint qu'il donnait au Conservatoire de Vienne pour réciter à genoux son *Angelus* quand les cloches de Vienne annonçaient l'Incarnation, et ses élèves, de confessions différentes, ne souriaient pas¹.

¹ Sechter, le grand savant dans l'art du contrepoint auquel Schubert voulait demander des leçons l'année de sa mort (1827), fut le maître de Bruckner. Celui-ci lui succéda et eut pour élèves, entre autres, Gustave Mahler, Klose, Dalcroze. Ecoutez les trios des symphonies I, III et IV, et vous vous demanderez alors si la fraîcheur de certaines mélodies de Jaques n'a pas sa source chez Bruckner !

La bonté de Dieu à l'égard de sa créature le bouleversait : aussi était-il lui-même rayonnant de bonté. Voilà la source de la tendresse de tous les thèmes de chant brucknériens. La tendresse — il y a une circulation prodigieuse de tendresse chez Bruckner — n'est-elle pas la bonté de l'amour ? ce qui donne un caractère impérissable, éternel à l'amour, ce qui guérit l'homme de la frénésie de la *libido*.

Les hommes qui se cabrent devant la vérité du Dieu incarné, qui, exaspérés par la bonté de Son amour, narguent Sa tendresse, ceux-là ne mordent guère à la musique de Bruckner. Ils trouveront longues, fastidieuses, ces divines méditations où l'âme, immobile comme l'aigle au plus haut point du ciel, plonge son regard émerveillé dans les réalités de l'au-delà, communie à l'éternité de Dieu. La musique de Bruckner ne semble longue qu'à ceux qui, n'entrant pas dans son jeu, ne la comprennent pas ; elle opère ce prodige étonnant de faire oublier le temps, de ravir l'auditeur à lui-même.

Si nous avons affaire à un homme de foi, à un amoureux de Dieu, à un mystique doué du sens de la contemplation, il est naturel que les adagios soient les mouvements de ses symphonies les plus réussis, les plus riches de substance, les plus aptes par leur longueur voulue, leur immobilité, à provoquer la contemplation et l'extase. Le tempo naturel de Bruckner est l'adagio, ce tempo de la réflexion. Là, le bouillonnement du sang ne joue plus ; l'esprit se purifie de ce qui est trop individuel, trop humain, s'élève au-dessus de soi pour rejoindre cette zone où se résume toute la vie religieuse de l'être. Il arrive ainsi à se transcender, à se perdre dans meilleur que soi. Les allegros sont modérés et fréquemment se transforment en andantes, les développements sont entrecoupés de passages plus lents, de moments propices à la prière, à la contemplation.

Musique miraculeuse qui fait aimer le silence, musique dont la puissance de recueillement est extraordinaire. Aristote en parlant d'Euripide, d'Eschyle et de Sophocle, décrivait le pouvoir cathartique de leurs tragédies, ce mélange d'action tragique et d'éléments lyriques. Or, cette merveilleuse purification des passions, aussi bien de l'irascible que du concupiscible, la musique de Bruckner l'opère. Le temps ne compte plus, l'homme dépouillé de son agressivité devient douceur, tendresse. Bruckner, comme l'aigle, aime l'air des cimes.

Son regard perce les nues, déchire les voiles, entrevoit les réalités savoureuses de l'au-delà. Sa musique tonifiante est un avant-goût du ciel.

MELODIE D'ABORD

Le monde moderne semble réfractaire à Bruckner ; il a de la peine à saisir le sens de cette musique statique, contemplative, car il éprouve la tentation de Faust dans son cabinet d'étude. Il veut traduire autrement le texte sacré, doutant que ce soit l'esprit qui crée et conserve tout. Aussi, comme Faust, il souhaiterait qu'il y ait « Au commencement était la force » et il finit par traduire « Au commencement était l'action », que je traduis en langage musical : « Au commencement était le rythme ». Erreur profonde.

Bruckner, dans sa musique inspirée, ne fait que commenter cette vérité première révélée : « Au commencement était le Verbe, l'Esprit, l'Intelligence... et le Verbe était en Dieu, Il est Dieu, Il est l'amour », ce que je traduis en langage musical : « Au commencement était la mélodie ». Voilà la source de l'aspect statique, contemplatif, extatique de la mélodie brucknérienne, qui tend dans ses adagios vers une certaine immobilité, comme Beethoven dans les derniers quatuors et les dernières sonates. Nous sommes aux antipodes de la trépidation, de la frénésie, des rythmes barbares voulus pour eux-mêmes. Comme Platon nous conduit à la contemplation du monde des « Idées », ainsi Bruckner nous amène au monde de la Foi, de l'Amour, et aussi de la contemplation de la nature et de la beauté du monde.

Le langage de Bruckner est tributaire d'une esthétique qui peut paraître vieillotte à certaines oreilles et qui est, en fait, une esthétique presque séculaire. Esthétique qui se fait répudier à cause de sa spiritualité, de sa mystique, qui éloigne tous ceux dont le scepticisme et le relativisme constituent les données premières de leur être, qui se complaisent dans leurs petits jeux dialectiques et leurs préférences d'esthètes. De quelles joies ils se frustreront donc ceux qui refusent d'entendre la voix du « Ménestrel de Dieu » !

L'ADAGIO DE LA VIII^e SYMPHONIE

Bruckner cherche la source de son inspiration musicale en Dieu. Au tréfonds de sa vie intérieure, il trouve Dieu, son mystère pénétrant, enveloppant, et sa musique est comme une aperception des réalités invisibles, du mystère de l'au-delà. L'adagio de la VIII^e *Symphonie* est, à ce point de vue, une création sublime des plus audacieuses. Je ne connais pas, dans toute la musique, de page plus paisible, plus extatique que celle-là. C'est comme un lac tranquille où le soleil couchant vient refléter ses rayons dorés. Le ciel, le lac sont fondus, la lumière apparaît dans toute sa richesse, elle vous noie dans sa beauté. Tout ne parle que de recueillement, de silence, de contemplation ; les êtres ne sont plus que regards énamourés et rêveurs. Ainsi, ce long adagio arrache l'homme à ses soucis, le délivre de ses passions, le transporte hors de lui et lui donne la vraie liberté. C'est la musique que l'on voudrait entendre sur son lit de mort, quand il n'y a plus d'illusion à avoir, quand il faut tout quitter. Quelle majesté, quelle sécurité, quelle paix n'y a-t-il pas dans ce merveilleux dialogue avec l'Invisible ! Dieu s'incline, ouvre la route, prend l'homme par la main. L'âme heureuse ne sait pas très bien ce qu'il lui arrive ; toutefois, elle se garde de rompre l'enchantement : muette d'admiration, possédée par ce mystérieux guide, elle se laisse envahir par la béatitude. Si le mot « inspiration » a un sens, c'est à de telles œuvres qu'il doit s'appliquer au premier chef.

Comme le soleil se mire dans le lac et apparaît dans le miroir de sa beauté encore plus étincelant, plus riche de couleurs et de feux, ainsi, l'âme recueillie, repliée, trouve au plus profond d'elle-même un être plus aimable, plus beau, meilleur qu'elle-même : le Dieu vivant, à l'image et à la ressemblance de qui elle a été créée.

Au fond, l'adagio de la VIII^e *Symphonie* dépeint les noces spirituelles et mystiques de l'âme avec son Dieu, sous le regard des anges, dans le mystère et la paix d'une immense cathédrale gothique. Si le tragique destin de l'homme est évoqué dans le premier mouvement ou le finale de cette symphonie, la musique dans cet adagio ne parle plus que de sérénité, de cette béatitude qui attend l'homme humble et confiant dans l'amour de son Dieu rédempteur. Ici Bruckner rejoint, dans un tout autre langage et par des procédés fort

différents, la mystique et la spiritualité de Jean-Sébastien Bach, que l'on a nommé justement le « rossignol de la Croix ».

Dans ses neuf symphonies, c'est toujours ces grands indéfinissables de la vie spirituelle que Bruckner traduit : aimer, adorer, croire. Il gravite sans cesse vers l'Infini, vers l'Absolu. Le propre de cette inspiration est de se renouveler indéfiniment sans se répéter. La foi est le point de départ de chaque œuvre. Notre pèlerin de l'Absolu dira, sous des formes constamment variées, les mouvements de son âme croyante. Il compose avec l'idée que Dieu l'écoute, c'est pour cela qu'il écoute si attentivement Dieu en lui. Aussi est-il apte à émouvoir l'âme de tous les hommes de tous les temps, de tous les pays.

ASPECT PASTORAL ET COSMIQUE

Il y a en outre chez Bruckner un parfum de terroir Haute-Autriche qu'exhalent surtout ses scherzos et les thèmes de chant des allegros. Dans la quatrième symphonie en mi b dite « Romantique », Bruckner a chanté magnifiquement son pays natal. La nature s'éveille riche en mystères, à l'aurore. L'enthousiasme du promeneur succède au recueillement de la mélancolie, le chant de la mésange se superpose à la joie pastorale de l'amant de la forêt. Deux cantilènes de l'andante disent le rêve d'amour de l'homme en proie à la solitude. Quelle plainte ! il n'y a plus qu'à se réfugier dans la prière et la méditation. La conclusion héroïque dépouillée de toute langueur est d'un dynamisme poignant. Le scherzo : une merveilleuse vision de chasse d'un relief énergique. Un *ländler* très calme décrit la danse au pavillon de chasse. Ce trio est un intermède exquis avant la reprise de l'hallali au coloris éclatant, à la virtuosité rythmique éblouissante. Le finale est gros d'orage avec son début vaste comme une nef de cathédrale. Le deuxième thème est pénétré de lyrisme et l'on pense aux soupirs de l'andante, à la promenade détendue, à la fraîcheur de la rosée matinale. La coda devient grandiose, élève le thème à la hauteur d'un majestueux choral qui dépasse les voix de la nature et semble unir le ciel et la terre.

Il faut insister sur cet aspect pastoral, cosmique de tant de pages de Bruckner où la flûte du pâtre de Saint-Florian se mêle aux grandes orgues de l'abbaye. Quel perpétuel

rêve d'amour inassouvi ! que d'éblouissantes marches aux étoiles ! c'est un art plein de contrastes où voisinent mélancolie et joie de vivre, recueillement et héroïsme, nature et monde spirituel, l'homme et Dieu. Si Bruckner n'a pas la variété du pathétique et de l'émotion humaine de Beethoven, ce roi du rythme, ce demiurge dionysiaque, si Bruckner ne ressent pas l'appel de la route et ce besoin d'évasion vers un univers de rêve, comme Schubert, si Bruckner n'a pas, comme Wagner, le langage séducteur de la passion, et s'il n'a pas montré la morsure de la sensualité contrecarrant l'élan vers la chasteté et les déchirements de l'âme en proie au doute, Bruckner cependant opère par son art plongée dans le monde de l'âme, de la vie intérieure. Il est le ménestrel de l'amour divin, dans quelle transfiguration, dans quelle apothéose !

JUGEMENTS DE DEUX MUSICIENS

Concluons avec ce jugement si pertinent d'Emile Vuillermoz : « Et pourtant la cordialité, la franchise, la bonté communicative de Bruckner auraient dû lui donner accès à tous les cœurs. Comment Beethoven a-t-il pu s'évader d'Allemagne puisque Bruckner est encore prisonnier en Autriche ? Tout ce qui est international et universel dans la pensée et le langage beethovéniens se trouve avec plus de dynamisme dans la musique de Bruckner. C'est la même clarté, la même grandeur, la même voix éclatante de tribun et surtout la même soif de tendresse humaine. Le ton fraternel, le *cœur*, la générosité sont les éléments propres du style de Bruckner, ils sont présentés avec un vocabulaire infiniment plus riche que chez Beethoven, une éloquence plus nuancée et une magnificence orchestrale de symphoniste post-wagnérien qui auréole ce robuste discours d'un prestige incomparable. Des alliages de cuivres somptueux, veloutés et fulgurants dépassent en splendeur les plus belles sonorités de toute la musique. »

Je crois avec Bruno Walter que c'est une grâce de comprendre Bruckner et d'adhérer à cet édifice monumental.

« Il est étrange, nous dit Bruno Walter, qu'il ait fallu atteindre presque à la cinquantaine pour découvrir une terre vierge dans mon domaine propre, alors que j'avais exécuté à

grand effort ses symphonies à Munich, Vienne ou Berlin. Je restais *en dehors*, tout en goûtant le contenu puissant de cette musique, sa grâce autrichienne. Tout à coup, je fus saisi du dedans comme lorsque j'ai compris le gothique de la cathédrale de Cologne. Je découvrais l'âme pieuse, enfantine, de leur créateur. J'ai senti croître mon admiration pour la beauté, la puissance de sa musique, et quelle source toujours plus abondante d'élévation elle est devenue pour moi ! »

Comme toute œuvre d'art doit respecter à la fois la loi de l'unité et celle des contrastes, Bruckner a réalisé avec magnificence son art de la symphonie. Aussi poète que Schubert, il a continué et amplifié Beethoven, et sa spiritualité fait penser à Jean-Sébastien Bach par son humilité, son sens du péché, de la faiblesse de l'homme, par son appel à la miséricorde, à la tendresse du divin Rédempteur, le doux Verbe d'amour auteur de notre salut.

Paul SAUDAN